

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17.

4^e SÉRIE. — TOME XIX.

25 AVRIL 1903.

UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE (1)

XXVII

Paris, 4 octobre 1867.

Chère adorée Madame,

J'ai voulu vous écrire hier, et puis la force m'a manqué. J'étais allé me chauffer au soleil sur le boulevard, car il faisait froid, et je vous parlais comme si vous eussiez été là sur mon banc à regarder avec moi ce torrent de voitures, ces dames en calèches, ces chevaux courant au grand trot, ces ennuyés et ennuyées galopant vers l'exposition. Je vous racontais le coup d'État que je viens de faire. M^{me} la Grande-Duchesse Hélène de Russie était ici il y a peu de jours, elle m'a fait enguirlander par des propositions, qu'après deux jours de réflexion, et sur l'avis de tous mes amis, j'ai fini par accepter.

Il s'agit d'aller à Saint-Pétersbourg au mois de novembre, pour y diriger six concerts du Conservatoire, dont cinq consacrés aux grands maîtres, et un qui devra être composé exclusivement de mes ouvrages. Cela me retiendra en Russie jusqu'au mois de février. La Grande-Duchesse me loge chez elle au Palais Michel, me donne une de ses voitures, paye mon voyage aller et retour, et m'assure quinze mille francs. Je serai exténué, mais j'essaie tout de même. C'est une femme artiste (Allemande et non Russe) qui comprend la musique et exerce une grande influence sur le monde russe musical.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 4, 11 et 18 avril.

Tout me vient, à présent que je n'en puis plus. Il y avait aussi à Paris un riche Américain, fabricant de pianos qui, il y a deux mois, m'avait déjà fait des offres brillantes pour me décider à aller à New-York, offres que j'avais refusées. En apprenant que j'acceptais la proposition des Russes, il est revenu avant-hier renouveler la sienne : « Venez au moins l'an prochain, m'a-t-il dit, et souvenez-vous que, pour six mois passés à New-York, je vous offre cent mille francs. »

En attendant que je me décide, il fait faire ici mon buste en bronze pour le placer dans une salle superbe qu'il vient de faire construire pour les concerts à New-York : et je vais chaque jour poser chez le statuaire.

Je vais tout vous dire ; avez-vous lu les journaux qui ont raconté mon succès au festival de Meiningen en Allemagne ? Je viens seulement d'en être informé. Je ne savais rien, on ne m'avait pas appris que, dans cette fête, on exécutait un ouvrage de moi. C'était pendant que j'étais à Vienne ; peut-être me trouvais-je près de vous à Saint-Symphorien, dans le moment même où l'orchestre monumental chantait ma scène de Roméo et Juliette... Cette idée vous donne envie de rire ; eh bien ! je l'ai, cette idée, je l'avoue. Pourquoi n'oserais-je pas le dire ? Mais si cela a été, j'aurais bien voulu le savoir.

Je vous ai trouvée attristée, mais rajeunie ; pour moi au contraire, je suis attristé, mais vieilli.

Je n'ai pas encore vu votre fils ; je suis allé deux fois chez lui rue Bergère, et je n'ai pas de ses nouvelles. Je ne saurais pas le trouver à Saint-Cloud, et je n'ai pas le temps de le chercher les jours où je puis marcher.

Adieu, chère Madame, je me mets à vos genoux,
et je vous baise la main.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXVIII

Mardi, 5 novembre 1867.

Chère Madame F...,

Je suis bien chagrin, je vais partir pour Pétersbourg mardi prochain (12) et je n'ai point de vos nouvelles!!... Ne me laissez pas m'en aller ainsi. Deux lignes seulement pour me dire comment vous vous trouvez et je vous serai bien reconnaissant. Voyez, je vous donne l'exemple du laconisme.

Je vous écrirai plus tard de Saint-Pétersbourg, quand je serai au milieu de nos grandes et pénibles affaires musicales.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXIX

Samedi, 9 novembre 1867.

Admirable, excellente Madame,

Je vous remercie! Pardonnez-moi de m'être tourmenté, votre lettre m'a ôté une montagne de dessus la poitrine. Maintenant, je vais partir plus tranquille, je vous écrirai beaucoup plus tard, pour ne pas vous ennuyer. Je vais avoir, je ne me le dissimule pas, un rude voyage à faire. Une fois en train de diriger mes concerts à Pétersbourg, tout ira mieux si la Grande-Duchesse surtout me laisse disposer de mes soirées et ne m'invite pas trop souvent à venir dans son salon. J'ai besoin de dormir et de me reposer quand j'ai passé une journée en répétitions. Peut-être tout sera-t-il plus facile que je ne crois; mais j'avoue que j'eusse mieux aimé être logé tout bonnement dans un hôtel et n'avoir pas tant de monde à mes ordres.

Merci, merci, cent fois merci de votre bonne lettre, de votre indulgence, laissez-moi me mettre à vos genoux et vous baiser respectueusement la main.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXX

Saint-Pétersbourg, 14 décembre 1867.
Palais Michel, place Michel.

Chère adorée Madame,

Ne soyez pas fâchée si je vous écris, je ne vous demande point de réponse; mais il me semble que je dois vous faire un peu connaître ma vie dans cette grande capitale de la neige et des frimas. Je

dirige demain mon troisième concert; le public et les artistes me comblent de témoignages d'affection et d'enthousiasme: chaque fois que je parais, ce sont des applaudissements à ne savoir que devenir. J'ai à diriger un orchestre admirable qui m'est entièrement dévoué et dont je fais ce que je veux. Les amateurs de Pétersbourg m'ont demandé pour le second concert ma *symphonie fantastique* qui ne figurait pas dans le programme et je l'ai donnée avec force répétitions. Le succès a été énorme; on a couvert chaque morceau d'applaudissements, on a redemandé la quatrième partie; à la fin j'ai été écrasé d'embrassades, de serremments de mains, de vivats, etc., etc. Eh bien! quel mal y a-t-il que je vous dise cela? Je ne sais, mais je me laisse aller à vous le dire.

Demain je n'ai dans le programme que deux morceaux, mon ouverture du *Carnaval Romain* et ma romance *Réverie et Caprices* pour le violon. Le gros du programme est occupé par le second acte d'*Orphée* de Glück, qui m'a remué ce matin, à la répétition, jusqu'aux entrailles. M^{me} la Grande-Duchesse a voulu que j'eusse pour ce chef-d'œuvre un grandissime chœur, et j'ai une masse de 130 voix. Son Altesse Impériale me comble de gracieusetés; avant-hier elle m'a envoyé un album recouvert de malachite; je n'en voyais pas la cause; c'était mon jour de naissance, elle l'avait su je ne sais comment. Le soir, les artistes m'ont donné un souper de 150 couverts. Je vous laisse à penser tous les toasts; il y avait beaucoup de gens de lettres. Tous ces Messieurs parlent français. La Grande-Duchesse Hélène m'a demandé dernièrement de venir un soir lui lire *Hamlet*. Elle connaît son Shakespeare de manière à inspirer de la confiance au lecteur. La pauvre femme possède 8 millions de roubles (32 millions de francs) de rentes; et elle fait un bien immense aux pauvres et aux artistes. Je m'ennuie pourtant bien des fois dans le bel appartement qu'elle m'a donné, et je ne puis pas toujours accepter les invitations qu'elle m'adresse. Je passe beaucoup de mon temps au lit, surtout après les répétitions et les concerts qui m'ex-ténuent. Elle a votre port de reine et votre démarche; mais c'est son état. Quand pourrai-je vous voir? Il y a des jours, le matin surtout, quand je souffre le plus, où il me semble que ce sera jamais... et puis la musique me ranime, les forces me reviennent en conduisant des chefs-d'œuvre. La *Symphonie pastorale* de Beethoven m'avait l'autre jour tout à fait remis sur pieds. Grand homme! grand poète!... On veut me faire aller à Moscou. Je n'y consentirai pas. D'ailleurs j'ai encore trois concerts à diriger ici, après celui de demain, et au troisième je serai probablement à bout de forces. Il fait un froid et une neige atroces, et je n'ai pas envie, pour quelques

centaines de roubles, de me remettre en chemin de fer. Bonjour, Madame, bonjour chère adorée Madame. Laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baiser la main et vous dire que je suis votre esclave dévoué jusqu'à la mort.

HECTOR BERLIOZ.

XXXI

Saint-Petersbourg, palais Michel,
23 janvier 1868.

Mon Dieu, que vous êtes bonne, chère adorée Madame! J'avais pris mon parti, je croyais bien que vous ne me répondriez pas; et voilà qu'en revenant de Moscou je trouve une charmante lettre de vous. Merci donc de tout mon cœur. Quelle impatience j'ai de vous revoir! J'ai moins souffert du climat de Moscou que de celui-ci. Je compte les jours qui me restent encore à languir dans ces neiges. Oh! le jour où je partirai de Vienne pour aller à vos pieds à Saint-Symphorien! Je vous raconterai alors mon voyage qui vous serait aujourd'hui une fatigue. Sachez seulement que les Moscovites m'ont fait une réception plus chaleureuse encore que les gens de la capitale. Au premier concert, que les entrepreneurs m'ont fait donner dans l'immense salle du manège, il y avait dix mille six cents auditeurs.

Samedi prochain nous donnons ici mon cinquième, et quinze jours après mon sixième. Après cela, quelque froid qu'il fasse, je partirai pour la France, pour le soleil, pour Saint-Symphorien, pour la vie. Si vous saviez comme mes journées sont longues dans mon vaste salon, quelles ennuyeuses discussions avec les chanteuses pour l'arrangement des programmes, quelles insupportables vanités je retrouve ici, et dont j'étais depuis longtemps délivré à Paris.

Cela complète l'horrible fatigue que me causent ces concerts. J'ai déjà refusé tous ceux qu'on me propose après les six pour lesquels la Grande-Duchesse m'a engagé. Je refuse les dîners, je refuse les soirées; je suis toujours malade. Que j'aie dans trois semaines la force de courir quatre jours et quatre nuits dans la neige, c'est tout ce que je demande. Chère Madame, je vous vois d'ici préoccupée du nouveau-né, et assez péniblement préoccupée. La vie a toujours son côté triste. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre, puisque je me plains.

C'était aujourd'hui la grande fête de la bénédiction des Eaux de la Néva; l'Empereur y était, il y avait 600 prêtres, toute la ville avait couru sur la glace. On dit que c'était fort beau. Je n'ai pas quitté ma cheminée. L'Empereur vient tous les deux ou trois jours chez mon hôtesse la Grande-Duchesse; je ne l'ai pas encore vu. Je m'aperçois que je ne dis

que des choses insignifiantes que je dois vous prier de me pardonner. Adieu, Madame, laissez-moi vous baiser respectueusement la main et veuillez me rappeler au souvenir de votre aimable famille.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXXII

22 février.

Chère adorée Madame,

Je suis arrivé très exténué de Russie il y a quelques jours, et je vous écris seulement pour que vous n'ayez pas l'idée de m'envoyer une lettre à Saint-Petersbourg; car je m'attends à tout de votre bonté. Je vous verrai sans doute dans peu. Pour à présent je ne puis guère quitter mon lit. Quatre jours et trois nuits en chemin de fer, et la neige et les douleurs que j'ai, c'est cruel.

Je n'ai que la force de me mettre à vos pieds et de vous baiser la main.

Votre dévoué

H. BERLIOZ.

XXXIII

Paris, 25 mars 1868.

Chère adorée Madame,

Je vous écris au lieu d'aller vous voir. Je suis dans mon lit à Paris. J'y ai été huit jours à Nice. C'est très bizarre, j'ai fait un absurde voyage. Ma nièce ne sait rien, mon beau-frère ne sait rien, à Grenoble on ne sait rien non plus, mais je ne puis pas vous laisser plus longtemps ignorer mon accident.

Sachez donc que je m'ennuyais à Monaco depuis deux jours, quand un matin j'ai voulu descendre à la mer par des rochers impraticables. Au bout de trois pas, mon imprudence a été manifeste, je n'ai plus pu retenir ma course, je suis tombé la tête la première sur la figure; je suis resté longtemps à terre seul, sans pouvoir me relever, et ruisselant de sang. Enfin, au bout d'un quart d'heure, j'ai pu me traîner à la villa où l'on m'a essuyé et pansé comme on a pu.

J'avais retenu ma place dans l'omnibus pour retourner à Nice, le lendemain; j'y suis retourné, mais écoutez ceci: arrivé à Nice, j'ai voulu, si défiguré que je fusse, voir la terrasse du bord de l'eau que j'aimais tant autrefois, et j'y suis monté. Je suis allé m'asseoir sur un banc; mais comme je n'y voyais pas bien la mer, je me suis levé pour changer de place, et à peine avais-je fait trois pas que je suis tombé raide, sur la figure encore, et que j'ai versé plus de sang

que la veille. Deux jeunes gens qui se promenaient sur la terrasse sont venus tout épouvantés me relever et m'ont conduit par les bras à l'Hôtel des Étrangers, voisin du lieu où j'étais tombé. Je suis resté là immobile pendant huit jours au lit, et, quand j'ai eu la force, je suis revenu à Paris sans m'inquiéter de la figure que je faisais en chemin de fer. Ma belle-mère et ma domestique ont fait des cris en me voyant entrer. Depuis lors, je ne quitte pas mon lit, il y a quinze jours que je souffre sans guérir. Mon nez, mes yeux, sont dans un état pitoyable; le médecin, pour me consoler, dit que c'est un bonheur pour moi d'avoir versé tout ce sang, sans quoi je serais resté sur le coup, le second jour surtout.

Adieu, chère Madame, j'avais besoin de vous faire savoir pourquoi je n'allais pas vous voir. J'écrirai plus tard à ma nièce qui ne sait rien. Vous au moins vous êtes bien portante, je l'espère. Adieu encore.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXXIV

Mille remerciements pour votre lettre inespérée, Madame. Oui il y avait très longtemps que je ne vous avais pas écrit, et c'était en effet ma santé qui m'en avait empêché. Ma figure était guérie, mais aux suites de mon accident avait succédé un retour très violent de mon ancienne affection, j'avais des douleurs intestinales plus fortes que jamais et depuis peu des douleurs à la rotule et des crises violentes qui m'ont fait perdre le souvenir. Comment vous dire combien j'ai été touché de votre bonté! C'est votre générosité qui est venue au-devant de mes cruelles douleurs; je perds souvent la patience; les preuves d'intérêt comme celles-là me font un bien infini et me rendent des forces. Seulement je ne sais pas exprimer ce que je sens pour vous; il y a quelque temps, Madame la Grande-Duchesse Hélène de Russie m'a fait écrire par son bibliothécaire pour savoir les détails de mon accident dont elle avait appris la nature par les journaux; j'ai dû lui répondre une longue lettre qui m'a horriblement fatigué et pour laquelle j'ai mis deux jours. Je me sens un peu mieux maintenant, et je suis certain que c'est votre lettre que j'ai reçue ce matin qui m'a amené ce mieux-là. Merci, faites-moi quelquefois des surprises comme celle-là. Vous êtes bonne, je les reconnaitrai comme je pourrai.

Ma vie est uniforme, ma belle-mère m'accompagne presque partout. Quand je sors, c'est en voiture et elle me donne le bras; je vais tous les samedis à l'Institut signer le livre de présence; après quoi je m'en vais. Je ne peux pas rester à la séance. Je me couche à neuf heures. Impossible de lire.

Je voudrais bien reprendre un peu de forces, il me semble que j'en ferai bon usage. Peut-être cela reviendra-t-il. En attendant, je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait ce matin.

Adieu, Madame, adieu; écrivez-moi encore, ayez encore soin de moi. Je vous bénis de toutes mes forces. Peut-être mon courage me reviendra-t-il.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXXV

Merci de votre indulgence, je puis à peine répondre, et pourtant je vais un peu mieux. Je ne puis pas pourtant écrire raisonnablement, quoique vous m'avez donné l'exemple; oh! je vous envoie mille bénédictions; ne vous fatiguez pas de m'envoyer des lettres. Les missives inutiles me rendent la vie; ne craignez pas de m'en envoyer. Je respire à peine. Oh! que je voudrais vous voir; mon Dieu, n'avez pas de regrets, je retrouve des forces par moments, je compte vos lettres; hier, j'ai relu la dernière que, malgré vos ordres je n'avais pas encore brûlée; et je l'ai relue avec des larmes. Il y a des moments où vous devez avoir absolument une patience sans bornes. Soyez tranquille, je vais la brûler. Quelle absurdité! mille pardons pour cette phrase. Je voudrais vous dire mille choses charmantes au contraire.

Toute l'affection, toute la tendresse infinie, je suis à vos pieds, l'adoration. Ne tenez pas compte de cette absurde lettre. J'écrirai moins follement la prochaine fois.

Adieu, je vous envoie tout ce que le dévouement, la tendresse peuvent trouver dans... Je vous prie de m'excuser. J'aurais mieux à vous dire si je ne souffrais pas tant. Adieu, adorée, je vous écrirai moins mal la prochaine fois.

H. BERLIOZ.

XXXVI

Paris (un mot effacé illisible) ou juillet.

Chère Madame,

Hier et aujourd'hui, je vais un peu mieux, j'écris plus facilement, il me semble que je vous vois; aussi vous me pardonnez sans doute l'absurdité de la lettre que je vous ai envoyée l'autre jour. Mon cerveau s'est remonté un peu. Je n'abuserai pas de ce mieux, je me contenterai du progrès; je me donnerai même la joie de vous envoyer une bonne nouvelle. C'est une nouvelle musicale à laquelle je ne me croyais pas accessible en ce moment; les maîtres de la chapelle de Leipzig et d'Altenbourg viennent de m'envoyer un bref, comme si j'étais un

chef de l'Église; c'est-à-dire, ils ont donné un festival où assistaient les sommités de toute l'Allemagne, pour entendre ma *Symphonie Fantastique* et mon *Requiem*, — les deux ouvrages entiers, avec un succès extraordinaire. Il me félicitent tous les deux en me complimentant, et en m'envoyant les congratulations des gens de la Saxe, de l'Autriche, de la Prusse et de Hambourg, et du prince de Hohenzollern, etc., etc. Ah! le *Requiem* tout entier, rien qu'à ça !!

C'est une grande chose. Mon Dieu, que je voudrais entendre cela avec vous!

Je ne puis plus écrire. Il ne faut pas abuser du mieux.

Adieu, chère adorée Madame, vous comprendrez tout ce que je ressens.

Adieu, votre dévoué; il ne faut pas que je cherche; le mieux est ennemi du bien; dans quelque temps je pourrai encore vous donner des... je ne puis trouver le mot... pardonnez-moi.

HECTOR BERLIOZ.

XXXVII

Mardi, 28 mars.

Chère Madame,

Votre lettre m'est arrivée à midi; à une heure j'étais chez M. C...

Je l'ai vu et j'ai le regret de vous apprendre qu'il ne m'a laissé aucun espoir. Le nombre des consulats a été beaucoup diminué, les consuls dépossédés ont maintenant des droits à être replacés et il devient impossible, sans faire crier, d'introduire un *nouveau* consul. D'après ce que je vois, M. C... était fort désireux de faire réussir la chose; l'Empereur, de son côté, était bien disposé; ce sont les circonstances qui ne sont pas favorables.

Il vaut donc mieux, ce me semble, savoir positivement à quoi s'en tenir et ne pas se bercer d'espérances vaines.

Je suis bien malheureux, chère Madame, de n'avoir pas mieux réussi.

Ne manquez pas, je vous en prie, si jamais l'occasion se présente à moi de pouvoir vous être agréable de quelque façon, de m'en informer.

Je vous renvoie la lettre de M. C..., que vous êtes sans doute bien aise de conserver.

Mille et mille compliments empressés, sentiments affectueux, dévoués. Cent mille tendresses, reconnaissances et dévouement absolu.

Votre

HECTOR BERLIOZ.

P. S. — Ne faites pas trop attention à la nullité de ce billet; je suis dans un mauvais jour, et je souffre assez pour n'avoir pas trop ma tête.

A vous encore et toujours.

APPEL AU CLERGÉ

I

Papes, cardinaux, évêques, superintendants, prêtres ou pasteurs, quelle que soit votre confession, quel que soit votre ministère, abandonnez pour un instant l'assurance d'être les vrais, les uniques disciples du Christ-Dieu, d'être seuls appelés à prêcher son enseignement; rappelez-vous seulement qu'avant d'être pape, cardinal, évêque, prêtre, etc., vous êtes des hommes, c'est-à-dire, d'après votre doctrine même, des êtres envoyés par Dieu en ce monde pour l'accomplissement de Sa loi.

Souvenez-vous-en, et songez à ce que vous faites.

Toute votre existence est vouée à la propagande, au maintien et à la diffusion parmi les hommes de la doctrine qui vous est révélée, affirmez-vous, par Dieu lui-même et qui est, par suite, la seule vraie et salutaire.

Mais qu'est-elle, cette doctrine, la seule vraie et salutaire, que vous enseignez? Quelle que soit la confession, dénommée chrétienne, à laquelle vous appartenez: catholique, orthodoxe, luthérienne, anglicane, vous reconnaissez comme l'expression exacte de votre doctrine le *Credo*, établi au Concile de Nicée il y a 1600 ans.

Ce *Credo* contient les dogmes suivants:

Premier: Dieu le Père (première personne de la Trinité) a créé le ciel, la terre et les anges habitant le ciel.

Deuxième: Le Fils unique de Dieu n'a pas été créé, mais conçu (deuxième personne de la Trinité). Et c'est par ce Fils qu'a été créé le monde.

Troisième: Pour sauver les hommes du péché et de la mort dont ils avaient été punis à cause de la désobéissance du premier homme, Adam, le Fils unique de Dieu, est descendu sur la terre, s'est incarné en homme par l'intermédiaire du Saint-Esprit et de la Vierge Marie.

Quatrième: Ce Fils a été crucifié pour racheter les péchés des hommes.

Cinquième: Il a souffert, a été enterré, est ressuscité le troisième jour, et cela a été prédit dans les livres hébreux.

Sixième: Monté au ciel, ce Fils s'est assis à la droite du Père.

Septième: Ce Fils de Dieu reviendra en son temps sur terre pour juger les vivants et les morts.

Huitième: Il y a le Saint-Esprit (troisième personne de la Trinité) qui égale le Père et qui parle par la voix des prophètes.

Neuvième (dogme adopté par les confessions les plus répandues): Il y a l'Église, Une, Sainte et Infaillible (ou plus exactement, est reconnue comme